

TEXTE //
ELISABETH S. CLARK

BIOGRAPHIE GENERALE ELISABETH S. CLARK

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et à Paris. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Elle a reçu plusieurs prix, dont une bourse de voyage en Amérique du Sud en 2009 et le Clare Winsten Research Fellowship Award en 2008. Elle a été résidente du Pavillon au Palais de Tokyo en 2011, de la Fondation d'entreprise Hermès en 2010 et plus récemment, en résidence à New York, Medellin, Bad Ems. Elle a exposé, entre autres, au Palais de Tokyo, à la Fondation d'entreprise Ricard, à la Biennale de Lyon en Résonance, au Dallas Contemporary (USA), à la R O O M Gallery (Londres), et à Site Gallery (Sheffield). En octobre 2012, invitée par la Fondation d'entreprise Hermès et Actes Sud, elle a présenté un nouveau *Book Concerto* à Paris pendant la Fiac. Elisabeth S. Clark participe à la Biennale de Lyon 2017 *Les Mondes Flottants*. 2018 voit sa participation aux foires Art Brussels et Bienvenue Paris.

TRAVAIL GÉNÉRAL ELISABETH S. CLARK

À travers une pratique artistique radicale et minimale, Elisabeth S. Clark interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Sa pratique s'articule autour de la sculpture, la musique, la linguistique, la performance et l'installation. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, Elisabeth S. Clark tisse soigneusement ce qui est déjà «là», pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l'«Être». Ces actions simples mais aussi provocantes mettent en évidence «ce qui est». Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde. En «retraitant» des objets familiers et des situations, Clark souligne, perturbe et interroge l'«ordre des choses». Elle nous oblige à (re)considérer le champ des possibles, aussi bien de son sujet que de son matériel. Sa recherche s'oriente vers un «langage de papier», un langage en pointillé, qui n'est jamais figé mais toujours «mis en jeu», sujet au changement, au recyclage et au renouvellement.

ALLER CONTRE LE VENT PERFORMANCES, ACTIONS ET AUTRES RITUELS

Janvier 2022 - Avril 2022

Avec les oeuvres de Marina Abramovic, Saâdane Afif, Maja Bajevic et Emanuel Licha, Béatrice Balcou, Éric Baudelaire, Neal Beggs et Jean-Christophe Norman et Laurent Tixador, Patrick Bernier et Olive Martin, Davide Bertocchi, Ulla von Brandenburg, Alex Cecchetti, Elisabeth S. Clark, Compagnie Labkine, Lise Daynac & Valeria Giuga, Manon De Boer, Cyprien Gaillard, Mario García Torres, Gerard & Kelly, John Giorno, Anna Holveck, Ann Veronica Janssens, Július Koller, Micha Laury, Xavier Le Roy, Élodie Lesourd, Marie Lund, Angelica Mesiti, Ari Benjamin Meyers, Roman Ondak, Régis Parray, Matthieu Saladin, Shimabuku, Roman Signer, Cally Spooner, The Play, Untel.

Aller contre le vent, performances, actions et autres rituels est composée d'œuvres de la collection du Frac relevant de la dimension performative au sens large du terme, autrement dit des œuvres ayant à voir avec les notions de durée, d'éphémère, de mouvement, de vivant.

Évoquant l'histoire de la performance et sa postérité, *Aller contre le vent* propose un corpus d'œuvres composées d'archives, de traces, autrement dit la mémoire de performances ou d'« actions », et d'autres qui en sont la préfiguration. On y trouve également des œuvres qui sont la captation de ces propositions immatérielles et éphémères sous forme de films, de vidéos et de photographies et des installations, des volumes qui les prolongent, les recyclent en quelque sorte. Elle se compose enfin de performances elles-mêmes, qui sont régulièrement réactivées, ainsi que d'œuvres requérant l'intervention du public.

À partir de ces deux derniers ensembles, *Aller contre le vent* interroge la notion de délégation qui manifeste de la part des artistes une volonté de partage et une relation de confiance : La délégation faite à l'institution, inhérente aux performances, tout comme celle faite au public qui devient un « acteur » essentiel à l'achèvement de leurs œuvres. Dans les deux cas, celles-ci n'existent réellement ou n'atteignent vraiment leur complétude qu'au moment où quelqu'un leur donne vie. En cela, ces œuvres offrent des similitudes avec le spectacle vivant que s'attache à souligner l'exposition via des œuvres transdisciplinaires.

Aller contre le vent, performances, actions et autres rituels témoigne aussi de l'évolution d'une collection qui, au fil du temps, a pris en considération des œuvres s'inscrivant dans la mouvance des années 60-70 marquées par l'émergence des performances et happenings : des propositions qui, dans le contexte politique de l'époque, participaient du rejet des institutions. À ce mouvement de contestation des valeurs traditionnelles relatives à la définition de l'œuvre et au statut de l'artiste, fait écho le titre de l'exposition emprunté au collectif japonais The Play.

En proposant ces œuvres immatérielles et éphémères, il s'agissait alors pour les artistes de réduire l'écart entre l'art et la vie et d'aller à la rencontre directe d'un public qu'ils pouvaient parfois solliciter et associer. Mais les problèmes relatifs à la visibilité de leur travail les conduiront à revenir dans les espaces conventionnels et à des productions matérielles en donnant à leurs archives le statut d'œuvre d'art.

Aujourd'hui les artistes poursuivent en effet l'aventure de la performance, dans son acception très large, au cœur d'une institution avec laquelle ils entretiennent une relation symbiotique. Car de son côté, celle-ci s'est réinventée : elle invite le public à participer à de nouveaux rituels au sein desquels il est un acteur essentiel. Et via les performances qu'elle active – à l'instar du théâtre, de la musique ou de la danse – elle orchestre en quelque sorte des « cérémoniaux ». *In fine*, rejoignant les aspirations des pionniers de la « performance », à tous les stades, elle incorpore désormais le vivant.

Sylvie Zavatta,
directrice du Frac et commissaire de l'exposition

LES EXPOSITIONS DE LA FONDATION "FORMES DU TRANSFERT", 10 ANS DE RÉSIDENCES D'ARTISTES

Décembre 2021 - Avril 2022

Depuis 2010, la Fondation d'entreprise Hermès invite des plasticiens à créer des œuvres au sein des manufactures de la maison Hermès à l'appui de savoir-faire d'exception. Ce programme des Résidences d'artistes encourage les artistes comme les artisans à déplacer, ensemble, leurs pratiques respectives afin de faire œuvre et d'élargir les possibles de la création contemporaine. Entre la Corée, le Japon et la France, l'exposition « Formes du transfert » invite à parcourir dix années de production artistique inscrites au cœur d'une maison artisanale.

Cuir, argent, soie et cristal sont les nobles matériaux qui caractérisent les œuvres des trente-quatre artistes réunis dans ces « Formes du transfert ». Depuis 2010, tous ont fait l'expérience d'une Résidence d'artiste au sein d'une manufacture de la maison Hermès, qu'il s'agisse d'une maroquinerie, d'un atelier textile, du site de Puiforcat ou de la Cristallerie Saint-Louis. Par-delà ces quatre matériaux rarement employés dans la création contemporaine, une multiplicité de gestes et de savoir-faire ont été appréhendés par ces plasticiens grâce à l'engagement, à leurs côtés, des artisans. Chaque œuvre constitue à cet égard une création originale, issue d'une aventure humaine unique, une histoire d'échanges et de transmission, de l'ordre du "transfert" selon le commissaire de cette exposition, Gaël Charbau : "Pourquoi passer un temps aussi considérable à finaliser une forme si la raison n'est pas que ce mouvement est lié à quelque chose d'indiciblement ancré en nous ?", questionne-t-il en écho au mécanisme d'actualisation d'un désir enfoui dans le passé.

À cet égard, le temps de conception, ponctué de tâtonnements, d'aboutissements et d'inévitables échecs, se révèle infiniment précieux : "Dans un présent que l'on dit pressé et que l'on veut efficace, poursuit-il, ce temps lent du passage des savoirs, ce temps de l'échange, ce temps du transfert prend une toute autre valeur." Dix ans après le lancement de ce programme des Résidences d'artistes, cette exposition rétrospective permet de prendre la mesure du foisonnement créatif de ce dispositif imaginé par la Fondation d'entreprise Hermès. Ainsi, aux Magasins généraux, à Pantin, près de trente-cinq œuvres seront présentées au gré des résonances et ordonnances communes de celles-ci, proposant une vision exhaustive d'une décennie créative.

Le volet international de cette exposition en triptyque offre deux autres perspectives sur les Résidences d'artistes. Au Forum, à Tokyo (Japon), Reiko Setsuda, la commissaire du lieu, a convié trois de ces plasticiens (Atsunobu Kohira, Enzo Mianes et Chloé Quenum) et leurs parrains respectifs (Giuseppe Penone, Michel Blazy et Isabelle Cornaro) pour mettre en tension leurs œuvres et témoigner, en creux, de la complicité nouée entre chacun de ces binômes au cours du processus de résidence. Enfin, à Séoul (Corée), la directrice artistique de l'Atelier Hermès, Soyeon Ahn, a réuni sept artistes (Anastasia Douka, Sébastien Gouju, Vassilis Salpistis, Lucie Picandet, Io Burgard, Yuhsin U Chang et Bérengère Hénin) ayant abordé le savoir-faire de la maroquinerie, montrant la diversité des projets artistiques issus de cette rencontre avec le cuir. Entre Pantin, Tokyo et Séoul, trois regards complémentaires sur ces "Formes du transfert" invitent ainsi le public international à célébrer et partager dix années de production atypique.

Soyeon Ahn
Reiko Setsuda
Gaël Charbau

Or, Encens & Myrrhe

PROLONGATION JUSQU'AU 17 AVRIL 2021

avec Alexandra Riss, Alice De Mont, Aurélien Mole, Claire Adelfang, Clarissa Baumann, Charlie Jeffery, Charlotte Seidel, Elisabeth S. Clark, Ellande Jaureguiberry, Emmanuel Tussore, Eric Tabuchi, Jenny Feal, Jesus Alberto Benitez, Jihee Kim, Joongho Yum, Julie Savoye, Kristina Solomoukha, Kihoon Jeong, Kyoo Choix, Laëtitia Badaut Hausmann, Laurent Fiévet, Laurent Mareschal, Louis-Cyprien Rials, Marie-Jeanne Hoffner, Marcos Avila Forero, Minja Gu, Namhee Kwon, Natalia Villanueva Linares, Paula Castro, Pierre Leguillon, Radouan Zeghidour, Raphaël Tiberghien, RohwaJeong, Romain Vicari, Ronan Lecreurer, Sun Choi, Stéfan Tulépo, Tami Notsani, Tazio, Thomas Wattebled, Timothée Chalazonitis, Violaine Lochu, Yue Yuan, Zohreh Zavareh

Si les artistes font des rétrospectives, les galeries en font pour se rappeler de leur existence. En effet, nous concevons la Galerie Dohyang Lee, non pas comme un lieu inanimé, mais comme un organisme vivant qui évolue. Pour l'anniversaire des dix ans qui est particulier, dans un contexte mondial marqué par la pandémie, des artistes que la galerie a rencontrés précédemment reviennent avec des cadeaux à partager avec le public et les amoureux des arts. *Or, Encens & Myrrhe*, c'est un titre qui illustre cette idée de générosité de la part des artistes dans des temps difficiles. " Or ", qui invite à célébrer ensemble la place précieuse et inaltérable que l'art occupe dans nos vies. " Encens ", qui invite à chercher le sublime en nous-même. " Myrrhe ", qui invite à nous regarder, dans toute notre fragilité, force et humanité.

Les œuvres d'**Alexandra Riss** (née en 1992) oscillent entre observation du réel et construction d'une fiction. Elle dispose souvenirs et objets qui l'entourent dans des compositions vibrantes, convaincue que le meilleur moyen de s'adresser aux autres est de partir de sa propre expérience. Loin de n'être que des accessoires, les objets deviennent acteurs, témoins, passeurs d'histoires muettes.

" Bien que l'on soit tenté d'opposer la discipline de l'index au comportement insolite de ses personnages imaginaires, l'œuvre d'**Alice De Mont** (née en 1985) se place irrésistiblement dans la lignée d'une histoire de l'art belge, à la croisée d'un langage surréaliste hérité de René Magritte et d'une taxinomie conceptuelle empruntée à Joëlle Tuerlinckx dont elle fut l'élève à Bruxelles... Alice De Mont considère ses œuvres comme des personnages qu'elle met en scène dans différentes situations de manœuvre jusqu'à trouver « la bonne place » dans l'espace, envisagé simultanément à l'échelle d'une exposition, d'un plan d'architecture et d'une cave à archives... " sont les mots que la curatrice Florence Ostende utilise afin de décrire ses œuvres.

Selon Céline Poulin, " la pratique d'**Aurélien Mole** (né en 1975) a précisé une obsession essentielle autour de laquelle semble tourner tout son travail d'artiste ou de commissaire : l'apparition. Apparition, dans son lien bien sûr avec les techniques de production de l'image, mais aussi dans son rapport fondamental à la vérité... "

Claire Adelfang (née en 1984) s'intéresse à l'environnement naturel transformé par l'homme et les traces indirectes de sa présence, construisant un dialogue silencieux et contemplatif entre l'homme et son histoire. Sa pratique photographique s'oriente essentiellement vers des architectures abandonnées ou en devenir, notamment des vestiges industriels ou militaires mais également des lieux emblématiques et souvent inaccessibles au public. C'est alors qu'elle cherche à mettre l'accent sur le caractère irréel de ces environnements.

Clarissa Baumann (née en 1988) enquête sur les fissures poétiques, phonétiques, fictives et culturelles immiscées dans les gestes presque invisibles du quotidien ou encore dans les récits des lieux et personnes qu'elle rencontre. L'archive générée par ces rencontres devient un territoire où références personnelles intimes et affectives se croisent et se mélangent à des discours historiques et productions artistiques re-appropriées. Sa pratique traverse de multiples disciplines (chorégraphie, son, texte) en créant des dialogues entre le corps, l'architecture et la mémoire.

La pratique de **Charlie Jeffery** (né en 1975) est méthodique : il se base sur son travail des matériaux récupérés, en explorant leurs propriétés et changeant leurs valeurs. Pour lui, la question du langage reste fondamentale : l'expression, le rythme et la tension font que ce langage reste un médium souple et malléable, portant quelques caractéristiques imprévisibles, exponentielles ou quelques fois absurdes.

Charlotte Seidel (née en 1981) cultive, selon Isaline Vuille, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

La pratique artistique d'**Elisabeth S. Clark** (née en 1983) interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, elle tisse soigneusement ce qui est déjà " là ", pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l' " Être ". Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde.

Le travail d'**Ellande Jaureguiberry** (né en 1985) s'articule le plus souvent autour de récits de science-fiction, de poèmes ou de mythes et témoigne de son intérêt pour les formes de langage et de communication. Par la mise en présence discrète d'éléments familiers issus de son environnement quotidien et de matériaux bruts, Ellande Jaureguiberry cherche à troubler les limites de l'art et du fonctionnel, à effacer ce qui circonscrit un objet à une fonction, à ce que le conditionne à la fois à un espace et à une pensée... Le liquide, le mouvant, le mou ont également leur importance car en dissipant la netteté de la forme et de la vision, ils permettent de remettre en question cette réalité tangible que l'artiste fuit.

Emmanuel Tussore (né en 1984), Il s'intéresse à la notion de déplacement et bouscule l'idée même de frontière. Sa pratique mêle photographie, vidéo, sculpture, dessin, installation et performance. Tussore se nourrit de l'histoire et de son actualité pour proposer sa vision d'un monde tragique, dans lequel la notion de disparition est prépondérante.

La spontanéité et la disparition prochaine d'un objet semblent être les deux axes qui peuvent résumer le travail d'**Eric Tabuchi** (né en 1959) artiste photographe : " Les choses me viennent rarement de but en blanc, je suis plutôt quelqu'un qui ramasse des signes et à un moment je m'arrête, je regarde un peu ce que j'ai ramassé et je vois dans quelle direction cela m'amène... Donc je vais consacrer plus d'énergie pour photographier ce qui est susceptible de disparaître dans un proche avenir plutôt que ce qui est là pour un bon moment. Je suppose qu'il y a effectivement une notion d'urgence qui fait que l'on est quand même plutôt attiré par l'idée de mémoriser ce qui disparaît plutôt que de figer quelque chose qui est bien vivant et qui se porte plutôt très bien."

Pour **Jenny Feal** (née en 1991), les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Florence Ostende dit que " sous l'influence de groupes de Death Metal et de musique expérimentale électro acoustique, **Jesus Alberto Benitez** (né en 1978), prête très tôt attention aux subtilités de ses outils de travail. Son traitement des tirages photographiques est similaire aux différentes versions d'un morceau de musique – d'où l'importance d'une pratique concrète d'atelier qui intègre sans cesse les contingences extérieures et assume les erreurs de fabrication dont l'artiste imite volontairement les effets (papier plié, bâche ondulée, tissu froissé, traces de scanner, marges inégales)... La nature éphémère de son matériel a guidé quantités de lectures sur la physique, la constitution de la matière, les théories de l'origine et de l'espace temps.

Jihe Kim (née en 1983) s'intéresse aux relations entre " le texte et l'image " et elle explore ses dessins en utilisant des livres. Ceux que Kim utilise normalement comme des carnets de croquis ont été données par donation par des villes. Ce projet a commencé lorsqu'elle a sélectionné certaines phrases ou mots d'un livre. Elle crée des dessins automatiques qui s'étendent comme des dominos – ses pensées, mémoires et expériences sont le point de départ qui évoque son imaginaire.

Joongho Yum (né en 1965) représente l'endroit marginal au lieu de la façade étincelante et de la structure à la fine pointe de la métropole. Il utilise sa vive observation pour examiner de manière microscopique nos vies pour des choses banales. Cependant, il ne sympathise pas avec les objets dans ses images, et prend plutôt une attitude indifférente.

Le travail de **Julie Savoye** (née en 1987) est axé autour de la sensibilité contenue dans la géométrie. Elle réalise des séries sur différents supports et cherche à mettre en exergue tous les mouvements de ligne possibles au sens propre et au sens figuré à travers peintures, volumes, dessin et vidéos.

Les projets de **Kristina Solomoukha** (née en 1971) empruntent souvent des formes collaboratives et sont l'occasion de voyages de recherche. Intéressée par anthropologie et histoire, l'artiste analyse des images produites par des collectifs et sociétés dans une approche transnationale et transhistorique. Ses réalisations, qui vont de l'écriture au dessin, de l'enregistrement à l'installation, interrogent la dimension politique et sociale des images.

Le monde de l'œuvre de **Kihoon Jeong** (né en 1980) concerne une attitude / action unique qui résiste à un système énorme, à des groupes standardisés, à une culture unifiée et à une réglementation forcée. Ses travaux dévoilent de manière poétique les histoires de temps et de travail, mais affrontent de manière subtile la structure sociale compétitive qui impose célérité et efficacité. En utilisant les outils de construction avec la vitesse pendant les heures de travail, Kihoon Jeong, détruit, dissout, disloque et moule des objets ordinaires à travers des gestes répétitifs.

Les pratiques artistiques de **Kyoo Choix** (né en 1976) concernent les transitions entre un système d'archives et un système de l'art, un système linguistique et un système monétaire, une structure de la nature et une structure communicationnelle.

À travers la notion de para-architecture, **Laëtitia Badaut Haussmann** (née en 1980) poursuit une recherche au croisement de plusieurs champs dont la domesticité, la psychologie et le féminisme. Sa pratique porte essentiellement sur la culture du design et de son histoire comme expression sociale et politique. Elle travaille aussi bien la sculpture, l'installation, la performance, l'image, le texte, la vidéo, le son ; l'exposition étant son médium privilégié.

Laurent Fiévet (né en 1969) crée des montages et des installations vidéo utilisant des images principalement extraites des grands classiques du cinéma, qu'il confronte entre elles, retravaille rythmiquement et re-déploie au sein de ses expositions. Organisées en séries thématiques, ses œuvres proposent différents types de réflexions sur l'Image et ses modes de perception. Fondièrement ambivalentes et prêtant à divers registres d'interprétation, elles comportent de nombreux aspects de critique historique, sociologique et politique qui, tout en déplaçant notre regard sur le quotidien, interrogent les dysfonctionnements de notre mémoire individuelle et collective.

Laurent Mareschal (né en 1975) utilise des moyens inattendus. Selon Anna Olszewska, " pendant le déplacement de contextes symboliques, un simple geste devient le support d'une confrontation politique, un jeu se transforme en une lutte désespérée contre le temps, une rencontre amicale autour d'une installation éphémère donne lieu à des histoires historiques. Entre engagement et subtilité, ses projets puisent leur force dans l'expérience de ceux qui les partagent. "

Le travail de **Louis-Cyprien Rials** (né en 1981) rend compte, à travers de photographies et de vidéos, d'un monde sans humains. Tout ce qui reste sont les formes et terrains qui conduisent à la désorientation et la contemplation. Dans cet univers de l'être oublié et en retraite, cette documentation d'une scénographie abandonnée, de monuments - naturels ou pas - de ruines, de traces inscrites dans la géographie, révèle une partie d'humanité comme vue à travers le prisme de son absence.

D'après Marianne Lanavère, " la singularité du travail de **Marie-Jeanne Hoffner** (née en 1974) est de mêler un regard ouvertement subjectif à une analyse structurelle de l'espace : la gestuelle du dessin, les matières organiques, les découpes, appliquées à l'espace réel et à ses représentations sous forme de maquettes, de dessins techniques ou de cartes participent à cette expérience double de la réalité physique et de l'imaginaire qui le parcourt. Dans ces œuvres se joue souvent un va-et-vient subtil entre présence physique et mise à distance, entre perception sensible et recherche d'objectivité. "

La curatrice Daria de Beauvais dit de **Marcos Avila Forero** (né en 1983) : " Vidéos, fresques, performances ou installations, les œuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer... L'humain, que l'artiste place au centre de son œuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement le bon moment pour sauter le pas."

Le travail de **Minja Gu** (née en 1977) se compose principalement de performances et vidéos qui revisitent les idées relatives à des objets universels de l'expérience humaine comme le travail, le temps, l'amour. Ses oeuvres nous défamiliarisent des idées reçues perçues comme vérités absolues. L'expérience personnelle de l'artiste dans des lieux de résidence divers, en particulier dans des villes où l'heure d'été est appliquée pour des économies d'énergie, l'a mené à explorer son intérêt pour l'artificialité de la civilisation qui déteint sur le temps, élément naturel.

Namhee Kwon (née en 1971), est une artiste conceptuelle, intéressée dans la représentation littéraire et des impressions poétiques de la vie quotidienne à travers un langage visuel, et utilisant le texte et les symboles afin d'altérer les perceptions visuelles de son environnement.

Le curateur Jean de Loisy dit de **Natalia Villanueva Linares** (née en 1982), " elle fait de tous les moments de sa vie un instant de création. Rien n'échappe à sa capacité métamorphique, à son intention d'instiller la poésie dans les situations ordinaires de l'existence. Tous les matériaux possibles sont transformés par sa poésie en énergie pure..."

Paula Castro (née en 1978) aborde le dessin à travers des concepts composés de points et de lignes. Représentations du domaine de l'imaginaire et du mental, le monde est interprété comme un " corps " d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. Choses trouvées (sons, photographies, mots, lieux) sont les points de départ de ses oeuvres.

Vincent Romagny dit de **Pierre Leguillon** (né en 1969) qu'il " accumule les documents, qu'ils soient historiques ou tirés du quotidien, pour constituer son oeuvre à partir des images qui nous entourent... Ainsi les oeuvres de Pierre Leguillon s'efforcent-elles de tisser des liens sémantiques nouveaux autour d'images souvent déjà connues, reproduites ou filmées, en particulier au sein de dispositifs de monstration qui en changent et dédoublent le statut... Pierre Leguillon, nous incite à nous libérer d'une lecture trop littérale des images, mais aussi d'un désarroi contemporain face au flux des images dont la multiplication ne permet plus d'en saisir le sens. "

" En quête d'exil dans une ville qui est un désert, j'ai arpenté Paris comme l'on fouille dans un grenier poussiéreux. J'ai accumulé des traces de lieux interdits dont les fragments mis bout à bout constituent un herbier propre au béton. Ainsi, au *Tempus Fugit* de Virgile succède aujourd'hui un *Alibi Fugit*. L'Ailleurs est un vestige, qui ne repose plus que sous les ruines d'une modernité qui a presque fini par les engloutir. Et l'herbier plein de Paris, la boussole orientée vers l'extérieur, je tente aujourd'hui de le nourrir d'autres part découvert au long de Voyages. " **Radouan Zeghidour** (né en 1989) explique ainsi que son travail, à base d'interventions in situ, est en quête d'Ailleurs.

Raphaël Tiberghien (né en 1988) explore les lisières entre le langage et les formes plastiques, en utilisant notamment la sculpture, l'édition et l'installation sonore. Il cherche à inscrire ses interventions dans une mobilité entre les disciplines afin de dégager de nouvelles cohérences.

RohwaJeong, formé par **Yun-hee Noh** (née en 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (né en 1981), est un duo d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Leur travail observe et souligne les relations qui évoluent dans le temps et dans l'espace et s'efforce à les capturer de façon effective. C'est une tentative de s'éloigner de la pensée subjective et des regards violents qui interprètent tous les phénomènes alentour avec paresse et a priori.

Chaque intervention de **Romain Vicari** (né en 1990) est effectuée et réfléchie pour dialoguer et altérer la nature d'un lieu précis. Le volume et la couleur sont des outils appliqués dans son travail sous forme de traces et de marquages dans des installations in-situ. Les matériaux de construction utilisés sont préfabriqués ce qui donne un aspect inachevé dans ses expériences. Chaque espace est un laboratoire de possibilité dont l'environnement influence directement sur ce qui sera produit lors du passage de l'artiste, créant un processus d'interaction entre l'espace et lui même, ainsi qu'entre le spectateur et l'espace.

Marie Cozette, directrice du CRAC OCCITANIE dit que " **Ronan Lecreurer** (né en 1988) pratique la sculpture comme une science de l'assemblage : les mécaniques secrètes qui président à l'élaboration de ses oeuvres témoignent de cet art du collage et du montage où les affinités électives entre images, objets, récits, gestes et techniques distillent un trouble latent ".

Pour **Sun Choi** (né en 1973), “ l’artiste se posait de vagues questions sur l’art. Et il a fait des efforts pour que ces questions soient plus claires et les mettre en pratique. En laissant derrière l’irrationalité passée de l’art contemporain coréen, qui chevauche même son temps, il a trouvé difficile de comprendre ce que l’art est et ce qui doit être appelé artistique. Devant le vague crée par la conception, tournée vers l’Occident, de l’art, la misère de la réalité que vous et moi peuvent témoigner est paradoxalement artistique. Il y’a deux facteurs en conflit, qui existent dans le même temps dans son “travail” qui est présenté comme art : visible et invisible, matériel et immatériel, clair et obscur, artistique et inartistique. Il crée des oeuvres d’art dans l’espoir que “ l’art ” disparaîtra.”

D’après Anne-Lou Vicente, **Stéfan Tulépo** (né en 1989) est un “ tailleur-graveur-cueilleur, infatigable arpenteur, glaneur, collectionneur. Stéfan Tulépo trace patiemment sa route au fil d’une poétique constructive, quasi archéologique, du matériau et de la forme jalonnée de petites attentions, d’heureuses trouvailles et de touches d’humour (re)créatif. L’artiste s’emploie aussi consciencieusement qu’intuitivement à élaborer une pratique élargie de la sculpture, à mi-chemin entre figuration et abstraction, qui procède à la fois de techniques d’extraction de la matière et d’une écriture fragmentaire sur le mode de l’assemblage.

À travers une pratique qui évolue entre la photographie, la vidéo et plus récemment l’installation et les performances participatives, **Tami Notsani** (née en 1972) mène une réflexion approfondie autour de l’identité, l’intime, la mémoire, la transformation et la transmission. Elle développe un travail artistique où l’image tient une place essentielle. Anna Olszewska dit d’elle que “ l’idée d’une identité et sa relation à l’Histoire y devient fondamentale, notamment dans ses récentes installations performatives au sein desquelles les spectateurs sont invités à prendre part. ”

Au travers de projets plus conceptuels autour de la notion de “ ma ”, terme japonais désignant l’intervalle de temps et d’espace, **Tadzio** (né en 1975) poursuit aujourd’hui ses recherches sur le temps jusqu’à en percevoir les limites et les extensions possibles, utilisant photographie, vidéo et dessin.

Thomas Wattebled (né en 1990) se saisit des emblèmes de notre société du sport et du loisir pour valoriser les gestes improductifs, la figure du perdant et les formes en repos. À travers dessins, installations, vidéos, l’artiste s’attarde sur des détails, problématise les objets, les gestes, les choses banales que l’on ne remarque pas. Il comble les fissures, non sans humour, d’une société où le mot qui règne en maître est PERFORMANCE.

Timothée Chalazonitis (né en 1989) s’intéresse aux traces laissées par l’homme et à son envie de garder en mémoire des histoires. Sa pratique est souvent liée à la lettre, à l’acte d’écriture plus précisément, comme une nécessité de dialoguer avec un espace, une architecture et les citoyens. Il capture la poésie d’un moment, d’une tension, d’un échange qui vont être éléments déclencheurs d’une création plastique.

Violaine Lochu (née en 1987), explore la voix et le langage. Elle croise ses propres recherches vocales avec une relecture libre des différentes traditions écrites ou orales, des réflexions théoriques, et un matériau sonore recueilli lors des nombreuses rencontres auxquelles sa pratique donne lieu. A chacune de ses interventions, elle explore toutes les possibilités esthétiques de sa voix pour tenter de l’emmener vers un au-delà du dicible.

Yue Yuan (né en 1989) cherche à donner une attention particulière aux moments triviaux de la vie quotidienne. C’est en effet la notion de perception spatiale qui conduit toute l’oeuvre. Dans son parcours, la reconstruction de l’expérience urbaine est accentuée dans ses interventions sur place. Ces histoires, à travers ses observations personnelles et son engagement conceptuel, mettent en scène la vie quotidienne dans un univers de l’absurdité, de magie, de poésie et d’humour.

Zohreh Zavareh (née en 1985) poursuit à travers installations, dessins, vidéos et sculptures, l’*invisible*. D’où le recours constant à la parole et à son jeu : pour avoir une chance de saisir les choses dans leur fragilité. Semant le silence de points d’interrogation, le flottement, l’indécision qui est leur – entre être ceci et ne pas l’être – peut alors librement advenir.

“ madeleine ”

avec Alexandra Riss, Clarissa Baumann, Doyeon Gwon, Elisabeth S. Clark, Jenny Feal,
Yue Yuan, Emmanuel Tussore, Kihoon Jeong, Minja Gu, Namhee Kwon

23 Mai - 27 Juin 2020

“ Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray, quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, ... , leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé... ”*

L'exposition intitulée *madeleine*, aborde les notions de la mémoire, du temps passé, du temps présent, du temps futur, du matériel et de l'immatériel. Les artistes présentés proposent chacun à leur manière leur interprétation, dont on peut tirer certaines rencontres. L'invocation des souvenirs, qui peuvent être travaillés comme des matériaux figés ou continus. Le travail sur la mémoire des êtres vivants ou non vivants, dans une perspective archéologique, essentielle ou historique. Les effets du temps, les paradoxes sur les sensations, la matérialité de l'objet sont pris en compte.

Alexandra Riss, née en 1992 à Clamart, vit à Paris et Tours. Elle obtient son diplôme en 2016 à l'Ecole Supérieure d'art et de design Tours - Angers - Le Mans. En 2019, elle expose au *64ème Salon de Montrouge* où elle obtient le *Prix Kristal*. Les œuvres d'Alexandra Riss oscillent entre observation du réel et construction d'une fiction. Elle dispose souvenirs et objets qui l'entourent dans des compositions vibrantes, convaincue que le meilleur moyen de s'adresser aux autres est de partir de sa propre expérience. Dans cet espace de rêve, l'ensemble des objets sont des facettes d'une réalité intime de l'artiste. À l'image des faits héroïques qui fondent un personnage de légende, c'est la mise en scène évoquée, narrée ou juste imaginée qui révèle le pouvoir des choses. Loin de n'être que des accessoires, les objets deviennent acteurs, témoins, passeurs d'histoires muettes. L'œuvre est finalement tout cela : elle est une histoire, elle est du temps et des états successifs, elle est à la fois une présence matérielle et immatérielle.

Clarissa Baumann (1988) est une artiste née à Rio de Janeiro. Elle possède une double formation, étant diplômée de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Rio de Janeiro et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle a aussi suivi une formation en danse contemporaine reçue dans l'École Angel Vianna. Clarissa Baumann est lauréate du *Prix des Fondations des Beaux Arts de Paris* et du *Prix ADAGP des Arts Plastiques* en 2016 décernés lors du *Salon de Montrouge*.

Transitant entre le dessin industriel, les arts plastiques et la danse, sa recherche interpelle le lieu du corps et des actions quotidiennes au milieu d'une conception constructiviste et fonctionnel du monde. Prenant souvent la forme d'un jeu entre des processus éphémères et différents médias qui questionnent les limites entre le visible et l'invisible, son travail se construit à partir d'actions intervenant sur des contextes et des relations déjà existantes. Poussées jusqu'à leur dépassement ou jusqu'à leur disparition, les multiples dimensions du geste questionnent notre rapport à l'échelle humaine dans un monde contemporain chaque fois plus complexe : Quel est l'origine d'une action ? Quels sont ses déroulements temporels et spatiaux ? Jusqu'où est-elle visible ? Comment continue-t-elle à exister ?

Doyeon Gwon est un artiste coréen, né en 1980, qui vit et travaille à Séoul. Il a suivi un cursus en littérature germanique à l'université Hanyang puis a obtenu un diplôme en arts photographiques à l'université Sangmyung de Séoul, en 2016. En 2019 son travail a été récompensé par le *ILWOO Photography Award*. Gwon explore les relations entre le savoir, la mémoire, le visuel et le langage à travers le médium de la photographie. L'artiste exprime les sujets qui se transforment en perdant leur fonction première en tant qu'objets de photographie. En ne laissant que l'enveloppe extérieure, cet objet entre en harmonie avec sa temporalité. Doyeon Gwon utilise moins le médium de la photographie pour archiver le temps qui composé de matérialité, que pour revisiter l'objet de photographie qui a servi d'archive.

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et en France. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Sa participation à la Biennale de Lyon 2017 “*Les Mondes Flottants*” a été remarquée.

La pratique artistique d'Elisabeth S. Clark s'engage dans des processus de traduction, à la fois physiques et linguistiques, favorisant une perception sensible de notre environnement et des espaces que nous occupons. En transformant la poésie en une expérience visuelle, sensorielle et imaginative, elle propose de reconsidérer la matérialité du langage même ainsi que l'expression qu'il suscite. De cette façon, le langage va au-delà de lui-même pour voir, penser et ressentir dans l'immobilité.

Jenny Feal (1991, La Havane) vit et travaille entre Lyon et La Havane. En 2016, elle est lauréate du *Prix Renaud* pour son installation *Te imaginas*. Son œuvre *Pienso que tus versos son flores que llenan tierras y tierras* a été exposée au MAC Lyon lors de la Biennale de Lyon *Là où les eaux se mêlent*, en 2019. Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Yue Yuan est né en 1989 en Chine. Il vit et travaille actuellement à Paris. En 2019, il a obtenu son diplôme à l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris. En 2019, l'artiste a remporté le *Prix Agnès b. pour l'art contemporain*. Il a été sélectionné pour la 68ème édition de *Jeune Création* (2018) et le 65ème *Salon de Montrouge* (2020). Yue Yuan cherche à donner une attention particulière aux moments triviaux de la vie quotidienne. C'est en effet la notion de perception spatiale qui conduit toute l'œuvre, déployée en installations, photographies, actions et sons. Dans son parcours, la reconstruction de l'expérience urbaine est accentuée dans ses interventions sur place, il tisse un lien fort avec son contexte. Ces histoires, à travers ses observations personnelles et son engagement conceptuel, mettent en scène la vie quotidienne dans un univers de l'absurdité, de magie, de poésie et d'humour.

Emmanuel Tussore, né en 1984, est un artiste français. Formé à l'Institut d'Estudis Fotogràfics de Catalunya à Barcelone, il a reçu en 2018 la mention spéciale du *Prix Levallois - Jeune création photographique internationale*. Il s'intéresse à la notion de déplacement et bouscule l'idée même de frontière. Sa pratique mêle photographie, vidéo, sculpture, dessin, installation et performance. Tussore se nourrit de l'histoire et de son actualité pour proposer sa vision d'un monde tragique, dans lequel la notion de disparition est prépondérante.

Kihoon Jeong est né en 1980 et vit et travaille actuellement à Séoul, en Corée du Sud. Son œuvre a fait l'objet de plusieurs expositions à Art Sonje Center, Kumho Museum of Art et Seoul Museum of Art, Séoul (2015), Incheon Art Platform (2014), Art Space Pool et Songeun Art Space, Séoul (2011).

Le monde de l'œuvre de Kihoon Jeong concerne une attitude / action unique qui résiste à un système énorme, à des groupes standardisés, à une culture unifiée et à une réglementation forcée. Ses travaux dévoilent de manière poétique les histoires de temps et de travail, mais affrontent de manière subtile la structure sociale compétitive qui impose célérité et efficacité. En utilisant les outils de construction avec la vitesse pendant les heures de travail, Kihoon Jeong, détruit, dissout, disloque et moule des objets ordinaires à travers des gestes répétitifs.

Minja Gu, est une artiste née en 1977 qui vit à Séoul. Elle a d'abord suivi une formation en philosophie à l'université Yonsei et fut diplômée de la Korean National University of Arts. Elle était en résidence au ISCP studio program, à New York (2011) et au HISK Gent (2015). Minja Gu a reçu le *10ème Annual SongEun Art Award*. En 2018, elle fait partie de la sélection de quatre artistes pour le *Korea Artist Prize*, un prix annuel assorti d'une exposition organisée par le MMCA (National Museum of Modern and Contemporary Art, Korea) et la SBS Foundation.

Son travail se compose principalement de performances et vidéos qui revisitent les idées relatives à des objets universels de l'expérience humaine comme le travail, le temps, l'amour. Ses œuvres nous défamiliarisent des idées reçues perçues comme vérités absolues. L'expérience personnelle de l'artiste dans des lieux de résidence divers, en particulier dans des villes où l'heure d'été est appliquée pour des économies d'énergie, l'a mené à explorer son intérêt pour l'artificialité de la civilisation qui déteint sur le temps, élément naturel.

Namhee Kwon, née en 1971, est une artiste coréenne qui vit et travaille à Paris. Diplômée en 1997 de l'université Hongik de Séoul, elle est ensuite diplômée du Goldsmiths College de Londres en 2002. Elle a bénéficié d'une exposition personnelle *A Writer's Diary* à la Cite Internationale des Arts, Paris (2015) et en 2019 au Tenderbooks à Londres. Namhee Kwon est une artiste conceptuelle, intéressée dans la représentation littéraire et des impressions poétiques de la vie quotidienne à travers un langage visuel, et utilisant le texte et les symboles afin d'altérer les perceptions visuelles de son environnement.

* PROUST Marcel, *Du côté de chez Swann*, GF Flammarion, Paris, 1987, p. 140-145



CAMERA CAMERA NICE

avec **Clarissa Baumann, Violaine Lochu, Marcos Avila Forero, Elisabeth S. Clark, Jenny Feal, Charlotte Seidel, RohwaJeong, Sun Choi, Paula Castro** et **Jin Ham**

Hôtel Windsor, Nice, France // 24 Novembre - 25 Novembre 2018

La galerie Dohyang Lee mène des projets sur le thème de la mémoire de divers lieux géographiques et spirituels. Les artistes sont attentifs à l'évolution du temps et de l'espace, explorent les relations. Nos souvenirs du passé sont parfois déformés dans la réalité, mais deviennent un matériau pour tisser le temps du futur. Nous vous proposons de vous inviter à voyager sur le tapis volant tramé par le tissu du passé en prenant en compte le poids de nos vies.

Clarissa Baumann (1988) est une artiste née à Rio de Janeiro. Elle possède une double formation, étant diplômée de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Rio de Janeiro et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle possède aussi une formation en danse contemporaine reçue dans l'École Angel Vianna. Clarissa Baumann est lauréate du *Prix des Fondations des Beaux Arts de Paris* et du *Prix ADAGP des Arts Plastiques* en 2016.

Transitant entre le dessin industriel, les arts plastiques et la danse, sa recherche interpelle le lieu du corps et des actions quotidiennes au milieu d'une conception constructiviste et fonctionnel du monde. Prenant souvent la forme d'un jeu entre des processus éphémères et différents médias qui questionnent les limites entre le visible et l'invisible, son travail se construit à partir d'actions intervenant sur des contextes et des relations déjà existantes. Le déplacement des gestes banals ou fonctionnels auxquels on ne fait plus attention dans le quotidien dévoile les différentes trames d'organisations qui nous entourent.

Née en 1987, vit et travaille à Montreuil. **Violaine Lochu** est diplômée de l'ENSAPC (École nationale supérieure d'art de Paris Cergy) et titulaire d'un Master II de recherche en arts plastiques (université Rennes 2). Lauréate du prix Aware 2018 et du prix de la performance 2017 du Salon de la Jeune Création, elle a performé entre autres au Centre Pompidou (festival Extra 2018), au Palais de Tokyo (25 ans de D.C.A, 2017), lors de Parade for FIAC 2017.

Le travail de Violaine Lochu est une exploration du langage et de la voix. Dans ses performances, vidéos, pièces radiophoniques, elle croise ses propres recherches vocales avec une relecture libre de différentes traditions écrites ou orales (mythes, contes, chansons populaires...), des réflexions théoriques (nourries de psychanalyse, de linguistique, de sociologie...), et un matériau sonore recueilli lors des nombreuses rencontres auxquelles sa pratique donne lieu. À chacune de ses interventions, Violaine Lochu explore tout le spectre et toutes les possibilités esthétiques de sa voix, y compris les plus inattendues, pour tenter de l'emmener vers un au-delà du dicible.

Diplômé en 2010 de l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris, **Marcos Avila Forero** (né en 1983, à Paris) est invité, en 2017 à la Biennale Viva Arte Viva de Venise (57ème édition) par la curatrice Christine Macel.

La curatrice Daria de Beauvais dit : " Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières... À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés... L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement le bon moment pour sauter le pas."

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et à Paris. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Sa participation à la Biennale de Lyon 2017 *Les Mondes Flottants* a été remarquée. En 2018, elle a participé à Art Brussels en exposition individuelle.

Elle interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Sa pratique s'articule autour de la sculpture, la musique, la linguistique, la performance et l'installation. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, elle tisse soigneusement ce qui est déjà «là», pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l'«Être». Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde.

Jenny Feal est née en 1991 à La Havane, Cuba et obtient un Master de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016. La même année, elle fut lauréate du prix Renaud pour son installation *Te imaginas*.

Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. A travers son travail, elle s'approprie des objets existant avec une vie propre et appartenant à un contexte spécifique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, en Allemagne, vit et travaille à Paris. Cette artiste cultive, selon Isaline Vuille, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Créant des petites intensités qui émergent du flot continu d'évènements et d'images qui nous entoure, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie, un quotidien parfois banal, des histoires communes, dont elle isole des éléments connus mais auxquels on ne fait pas forcément attention. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

RohwaJeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un couple d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Leur travail observe et souligne les relations qui évoluent dans le temps et dans l'espace et s'efforce à les capturer de façon effective. En particulier, ils essaient de sonder les relations humaines et de disséquer les conflits qui naissent entre les individus. C'est une tentative de s'éloigner de la pensée subjective et des regards violents qui interprètent tous les phénomènes alentour avec paresse et a priori. En conséquence, une situation ou un état peut parfois induire des interprétations différentes au regard des relations. En 2019, le duo participe notamment à la 12ème Biennale de Gwangju, Imagined Borders, en Corée du Sud.

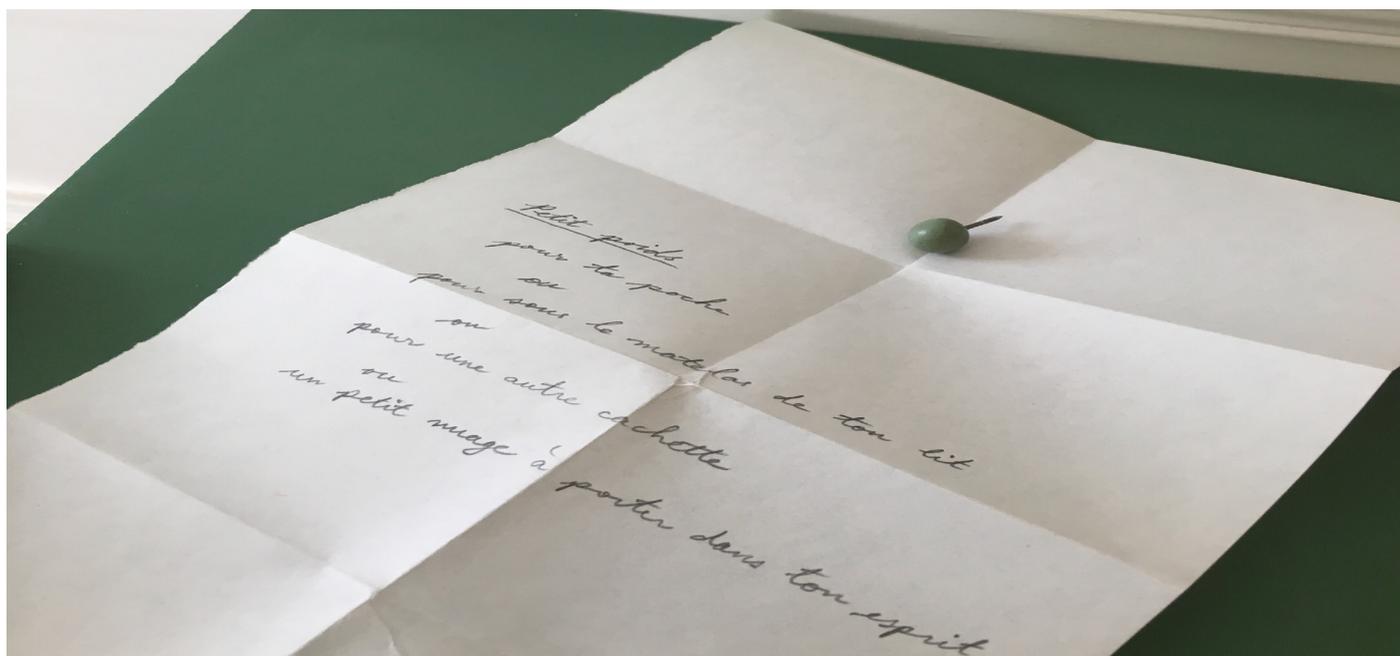
Sun Choi, né en 1973, vit à Séoul, Corée du Sud. Il est diplômé de l'université Hongik, à Séoul en 2003. Il remporta le Grand Prix du SongEun Award en 2013.

Pour Sun Choi " l'artiste se posait de vagues questions sur l'art. Et il a fait des efforts pour que ces questions soient plus claires et les mettre en pratique. En laissant derrière l'irrationalité passée de l'art contemporain coréen, qui chevauche même son temps, il a trouvé difficile de comprendre ce que l'art est et ce qui doit être appelé artistique. Devant le vague créé par la conception, tournée vers l'Occident, de l'art, la misère de la réalité que vous et moi peuvent témoigner est paradoxalement artistique. Il y'a deux facteurs en conflit, qui existent dans le même temps dans son "travail" qui est présenté comme art : visible et invisible, matériel et immatériel, clair et obscur, artistique et inartistique. Il crée des oeuvres d'art dans l'espoir que " l'art " disparaîtra."

Paula Castro, née à Buenos Aires en 1978, vit et travaille dans la même ville. Elle aborde le dessin à travers des concepts composés de points et de lignes. Représentations du domaine de l'imaginaire et du mental, le monde est interprété comme un " corps " d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. Choses trouvées (sons, photographies, mots, lieux) sont les points de départ de ses oeuvres. Formes et pensées changent constamment et se transforment en un tout organique de lignes et de points, d'idées et de concepts, de lieux imaginaires et réels. Ses dessins sont le résultat d'une modification visuelle ou d'une réunion mystérieuse entre la littérature et le trait.

Jin Ham (né en 1978), est un artiste sud coréen vivant et travaillant à Séoul. Il a développé une pratique artistique particulière tout en présentant ses oeuvres à l'international. Il travaille sur le petit et le trivial et fait des micro sculptures qui paraissent parfois abstraites et parfois figuratives, mais elles ont principalement leurs propres histoires. Ces micro sculptures sont faites de manière intuitive, voire avec une dimension ludique.

Pour les sculptures intitulées *Untitled*, elles sont réalisées en argile. Lorsqu'il utilise l'argile noire, tout en minimisant la couleur, la perception du spectateur se concentre sur les formes complexes qui s'accumulent dans la composition. Ressemblant à de petits morceaux de poussière ou de points et de lignes, ces détails délicats constituent un microcosme qui émerge dans la psyché du spectateur.



Petit poids, 2018

Cité Internationale des Arts Paris // 16 Octobre - 27 Octobre 2018

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et à Paris. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Elle a reçu plusieurs prix, dont une bourse de voyage en Amérique du Sud en 2009 et le Clare Winsten Research Fellowship Award en 2008. Elle a été résidente du Pavillon au Palais de Tokyo en 2011, de la Fondation d'entreprise Hermès en 2010 et plus récemment, en résidence à New York, Medellin, Bad Ems. Elle a exposé, entre autres, au Palais de Tokyo, à la Fondation d'entreprise Ricard, à la Biennale de Lyon en Résonance, au Dallas Contemporary (USA), à la R O O M Gallery (Londres), et à Site Gallery (Sheffield). En octobre 2012, invitée par la Fondation d'Entreprise Hermès et Actes Sud, elle a présenté un nouveau *Book Concerto* à Paris pendant la FIAC. Elisabeth S. Clark a participé à la Biennale de Lyon 2017 *Les Mondes Flottants*. En 2018, elle a participé à Art Brussels en exposition individuelle.

Elle interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Sa pratique s'articule autour de la sculpture, la musique, la linguistique, la performance et l'installation. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, elle tisse soigneusement ce qui est déjà «là», pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l'«Être». Ces actions simples mais aussi provocantes mettent en évidence «ce qui est». Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde.

En «retraitant» des objets familiers et des situations, Clark souligne, perturbe et interroger l'«ordre des choses». Elle nous oblige à (re)considérer le champ des possibles, aussi bien de son sujet que de son matériel. Sa recherche s'oriente vers un «langage de papier», un langage en pointillé, qui n'est jamais figé mais toujours «mis en jeu», sujet au changement, au recyclage et au renouvellement.

Pour Bienvenue Paris 2018, Elisabeth S. Clark présentera sur le thème du *Jeu* à travers une pratique artistique radicale et minimale. Les oeuvres présentées sont *Petit Poids*, geste ludique en hommage à Hans Christian Andersen, *And gold chickpeas were growing on the banks*, table échiquier, qui rappelle la grande passion de Raymond Roussel pour le jeu d'échecs. *Treasure Hunt* invite littéralement le spectateur à la recherche d'un trésor sous la forme d'un cil d'or. *Choon* est un jeu de mot inventé par l'artiste et se base sur un roman de Samuel Beckett. Quant à *Beware of the parrot* ... cette plaque signaltétique est un rappel humoristique.

I NEVER KNEW THAT SAND HAD SO MANY COLOURS.

une exposition personnelle de **Elisabeth S. Clark**

07 Avril - 26 Mai 2018

Si tu tends l'oreille, tu entendras peut-être le souffle de l'accordéon. Ce livre se déroule de nuit, et toute l'histoire est racontée d'une seule traite.

La pile suivante contient des fragments, les romans incontournables revisités sous forme de Tweets. Orange emblématique de Penguin. Substantifique moelle. Twittérature. Le meilleur des « Penguin Books ». Une troisième interprétation évoque la température acoustique d'une performance préalable. Un thermomètre fait office de baguette de chef d'orchestre.

Depuis dix ans, **Elisabeth S. Clark** organise ce qu'elle appelle des « Book Concertos » – une exploration de l'idée qu'un roman tout entier peut être lu en moins de dix minutes et mettre en scène autant de personnes qu'il y a de feuillets dans le livre en question.

Dans la galerie, ne restent que des piles de livres – échos de leur fonction d'antan. Pour Clark, bien plus que des livres, ce sont des instruments musicaux pour sa performance. Et ici, dans cet espace, ces livres, *Eleven Instruments*, *Eleven Variations* (2018), revêtent de nouvelles formes, ce sont de nouvelles manifestations sculpturales dictées par chaque performance précédente. Ses livres sont rangés dans une bibliothèque dont la forme évoque une caisse de résonance, afin d'amplifier les potentialités pour une performance. Ainsi chaque performance contient une histoire plus complexe. Les étagères sur-mesure deviennent une page nouvelle, un pli deleuzien, une extension du livre lui-même.

En bas, la partition *Between Words* (2010-2013) côtoie *Reading Machine* (2018), qui est aussi le protagoniste d'une performance à venir. Ces *Reading Machines* ont une double casquette : à la fois des dispositifs de monstration (supports de lecture/ pupitres) et des outils (des instruments sonores/accessoires) pour ses performances. La partition de ponctuation suspendue à ces objets est tout ce qui reste d'un poème de Raymond Roussel (*Les Nouvelles Impressions d'Afrique*). **Elisabeth S. Clark** s'approprie ce poème en isolant toute la ponctuation/masquant tous les mots. Elle retraduit ensuite tout cela en une création pour voix, pour orchestre, voire une chorégraphie.

La partition de ponctuation est pleine de silences et de sons, d'émotions et de gestes. De fait, ces signes de ponctuation – traduits ici en tant que notation, notes de musique, ou véhicules d'expression – servent autant à contenir qu'à amplifier le son et explorer les possibilités de variation.

Les propositions pour ses performances à venir l'illustrent à merveille : *Conducting Conductors (Silent interpretations of a sonorous score)* (2018). Performances qu'elle a imaginées pour quatre interprètes (y compris un chef d'orchestre, un chanteur, un danseur et un musicien). Quatre dossiers noirs présentent sa vision de cet événement.

Dans la dernière salle de son exposition, **Elisabeth S. Clark** intrique délicatement des grains de sable provenant de plus d'une douzaine de lieux et pays dans le monde. La fragilité même de son geste évoque la précarité d'une boule de neige parfaite. À moins que ça ne soit une lourde pile, un globe, une sphère poétique pour le langage inénarrable... On pense aux piles de mots dans *Heap of Language* de Robert Smithson, comme si l'artiste avait compressé en un seul bloc toute la ponctuation tombée des pages de la salle attenante. Son geste peut sembler anodin, mais ces grains de sable font le pont entre des espaces lointains et éloignés. Cette œuvre, qui s'intitule *My World* (2018), est l'aboutissement d'années de collection – c'est l'atlas de sable de l'artiste, la cartographie de tous les lieux qui l'ont modelée.

Contrairement à la documentation de son installation *Enchanté* (2017), présentée dans la vitrine de la galerie à l'étage, elle a choisi cette fois de rassembler plutôt que de disperser des particules. Ces deux gestes semblent cependant être au cœur de l'exposition.

Toutes les œuvres dans cette exposition enjambent les années. Et pourtant, comme des sables mouvants, aucune n'est figée. Installations, performances, et sculptures à la fois, les œuvres d'**Elisabeth S. Clark** évoluent allégrement entre les disciplines. Ses sculptures évoquent des performances et ses performances évoquent des sculptures.

Ses œuvres deviennent une collection d'interprétations (« moments ») et pourtant ses poèmes ont une cadence qui a un goût de revenez-y. Son travail se prête à l'effeuillage. Chaque couche propose une expérience nouvelle.

On pense aux propres mots de Clark, tirés d'une page de son carnet de croquis. '*I never knew that sand had so many colours...*'
« *Qui aurait pu imaginer que le sable puisse avoir tant de couleurs...* »

Comment savoir si c'est du sable, de mots, d'un événement ou, plus largement, du langage que parle l'artiste ?

MOUSAÏ / MUSES

avec **Charlotte Seidel, Jihee Kim, Sara Acremann, Rohwajeong,
Elisabeth S. Clark et Louis-Cyprien Rials**

06 février – 12 mars 2016

Neufs soeurs... chacune a reçu un cadeau qu'elle fera don à l'humanité entière... L'éloquence, l'histoire, la poésie lyrique, la musique, la tragédie, la rhétorique, la danse, la comédie, l'astronomie. Telles sont des bénédictions pour nous, êtres humains, qui tentons de trouver une explication à notre existence, de l'égayer, de partager des expériences ou simplement de laisser une trace. L'exposition MOUSAÏ / MUSES invite six artistes sous la base de la littérature et du temps qui s'écoule. Des références à l'histoire de l'art chez Charlotte Seidel, Jihee Kim, avec ses associations hardies et inattendues qui laissent libre cours à son inspiration, le lyrisme que l'on ressent en lisant la lettre de Sara Acremann sur un événement personnel, la mise en scène du scénario de la condition ordinaire de la vie chez Rohwajeong, la réflexion subtile et intellectuelle sur le langage et le verbe de la part d'Elisabeth S. Clark et enfin les trois bols de céramique renfermant des incantations rythmées à des fins de malédictions ou bénédictions pour Louis-Cyprien Rials, illustrent diverses facettes des dons que possède l'être humain, qui s'exprime par la littérature.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, est une artiste franco allemande, qui vit et travaille à Paris.

Elle a présenté des oeuvres ayant attiré à l'histoire sur l'art. «...» est un livre édité par l'artiste sur les passages rajoutés et les modifications du texte effectuées par E.H. Gombrich dans son *Histoire de l'art* depuis la première (1950) à la seizième édition (2012). Ces passages sont entourés par le blanc d'une histoire sans fin. Elle suggère que l'histoire de l'art, puisse être une matière vivante, et que la perception d'un même événement, change suivant les époques. Quant à Square Dance et still, ces oeuvres sont la retranscription de certains passages du *Traité des Couleurs*¹ de Johan Wolfgang Goethe. Les oeuvres parlent d'absences, de transparences, de présences, de réfraction de la lumière, et des effets que l'observation des couleurs produit sur la vision humaine. Par exemple, des couleurs complémentaires apparaîtraient dans l'oeil «intérieur» après un certain temps d'observation d'une surface colorée.

Jihee Kim, née en 1983 à Séoul, a été diplômée de l'Ecole Goldsmith à Londres en 2013. Elle s'intéresse aux relations entre «le texte et l'image» et elle explore ses dessins en utilisant des livres. Ceux que Kim utilise normalement comme des carnets de croquis ont été donnés par donation par des villes. Ce projet a commencé lorsqu'elle a sélectionné certaines phrases ou mots d'un livre. Elle crée des dessins automatiques qui s'étendent comme des dominos – ses pensées, mémoires et expériences sont le point de départ qui évoque son imaginaire. La littérature lui fournit de multiples sources où extraire une multitude d'idées. La question de qu'est ce qu'elle doit dessiner lui fait sortir des images inattendues, comme pour les oeuvres To Dark Eyes, Bruce Lee, My tastes are singular, Black Books, et Don't touch partent de la sensation de la barrière de la langue, qu'elle ressent face à l'anglais.

Sara Acremann, est diplômée d'une licence de lettres modernes et arrive à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris en 2007 puis obtient son DNSEP avec les félicitations du jury en 2012. Elle utilise le son et le travail textuel, pour questionner la notion d'incertitude – celle des figures de l'auteur et du spectateur, celle du statut de l'image et du discours, en construisant des fictions fragiles, des récits qui s'appuient toujours sur des observations de la réalité quotidienne et se déploient dans l'espace incertain des suppositions. En 2015 elle est nommée pour la bourse Révélation Emerige et participe à l'exposition *Empiristes*. Le Mail et le Mur est une pièce qui reprend un mail adressé à quelqu'un en novembre 2013 et gravé dans le mur. Ici, c'est un témoignage où l'événement central reste absent, où les personnages continuent de parler et dire. Le langage s'incarne toujours même s'il change de forme. Sara Acremann souhaite faire émerger les paroles et l'acte de graver dans le mur est fort... Volonté de rendre cet événement éternel ?

Rohwajeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un duo d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Ils travaillent sur les relations humaines qui changent à travers l'espace ou le temps ou sur des histoires de leur environnement en utilisant divers médiums. *Das Leben Der Anderen* (2009) est une vidéo dont le scénario est réalisé sur la base du film *Das Leben Der Anderen* (La vie des autres)² et rend compte des différentes formes de relations qui font la société. Ce film parle du mécanisme d'espionnage à grande échelle pratiquée par la Stasi en Allemagne de l'Est. La vidéo de Rohwajeong parle des conflits naturels dans les relations humaines, d'une compréhension commune qui grandit avec le temps et des illusions de la société qui nous entoure quotidiennement. La gestuelle dans cette vidéo représente la conversation entre deux personnes tandis que la simplicité de cette vidéo nous invite à regarder nos vies quotidiennes, comme pour la première fois.

Elisabeth S. Clark (née en 1983) est une artiste travaillant entre Londres et Paris. Elle explore la topographie du langage, du son, du temps et de l'esprit. Ses oeuvres parlent de déplacements et de disparitions - mais aussi de transformations et d'apparences. Elle ajoute, enlève, et établit de simples protocoles et fait souvent référence à la littérature, musique et science. Son travail s'ouvre de manière libre à plusieurs disciplines – sculpture, l'installation, la performance et la gestuelle. Elle expose :

- *When I buried the Book of Sand...*, issu du livre de Jorge Luis Borges *Le Livre de Sable*, qu'elle a vu lors d'un séjour à Buenos Aires en 2009, Elle l'a acheté et emporté dans son voyage à travers le pays pendant trois mois. Dans une des régions les plus sèches du monde, le désert d'Atacama³, elle a décidé d'enterrer ce livre, se remémorant la phrase qui dit que «le meilleur endroit pour cacher une feuille est la forêt». Les photos et le transfert à sec exposés sont la trace de cette action.

- *After a long time or short time*, une oeuvre qui fait partie de la série *Words that don't keep still*, cordes de mots qui ressemblent à des sculptures négatives, transformant une courte phrase en une image fictive ou en recréant l'impression d'un moment éphémère.

- *Choon*, mot inventé par elle-même. Ce mot a d'abord été repéré dans le roman de Samuel Beckett, *Watt*. Il l'a utilisé (orthographié) phonétiquement en impliquant le verbe «tune», mais avec un accent irlandais. Cependant, ce n'est certainement pas une erreur si Beckett a choisi d'accorder ce mot (il accorde le verbe «accorder»!). L'artiste en créant ce verbe s'intéresse à l'emploi, l'évolution et à la modification du langage.

Louis-Cyprien Rials, né en 1981 à Paris, pratique la photographie et la vidéo. Après des études de théâtre au conservatoire, son aspiration à des modes de création indépendants l'ont incliné vers les choix qui ont marqué sa carrière d'artiste. En 2005, il est parti vivre trois ans à Tokyo et y a organisé sa première exposition, *Koban*. Depuis son retour du Japon, il vit entre Paris, Bruxelles et Berlin. Il y poursuit ses recherches. En 2010, il est parti pour un premier voyage à moto dans des zones entières, fermées à travers le monde, qu'il voit comme des «parcs naturels involontaires». En 2012, il a terminé sa première fiction expérimentale, le western déshumanisé *Nessuno* et s'investit de plus en plus dans la création de vidéos à mi-chemin entre l'art et le documentaire contemplatif, avec les projets *Holy Wars*, *Dilmun Highway* (Bahreïn, 2014) et *Mene, Mene, Tekel, Upharsin* (Irak, 2015).

Mene, Mene, Tekel, Upharsin - Bols sont trois céramiques en biscuit, nouvelles évolution d'une tradition de l'ère sassanide d'inscrire des malédictions dans des bols d'incantation tournés vers le sol. Les textes, traduits avec l'aide du Collège de France, sont inscrits en Judéo-Araméen sur les faces de ces objets. L'un d'eux est une bénédiction pour l'homme désintéressé et bénéfique, alors que les deux autres promettent le brasier aux responsables des guerres et des prédatons contemporaines. Ces céramiques accompagnent la vidéo *Mene, Mene, Tekel, Upharsin*, où l'on voit un feu éternel. Rials explique que les céramiques sont comme sortis de ce feu.

Galerie Dohyang Lee

1. Le *Traité des Couleurs* expose comment les couleurs sont perçues dans différentes circonstances, privilégiant une approche physiologique.

2. *Das Leben Der Anderen* (La vie des autres), 2006, écrit et réalisé par Florian Henckel von Donnersmarck.

3. Le désert d'Atacama se situe au nord est du Chili et fait partie d'un des déserts les plus arides du monde. Il est plein de ressources naturelles comme le cuivre, le fer et le lithium. Très récemment, en 2015, des pluies providentielles ont fait éclore de la végétation dans certaines localités de ce désert.

(OFF)ICIELLE 2014

avec **ELISABETH S. CLARK**

22 octobre - 26 octobre 2014

La bonne pratique interdisciplinaire artistique de **Elisabeth S. Clark** explore la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée et de la performance, aussi bien que nos systèmes de classification et des définitions délimitant ces paysages. Ses interventions plutôt minimalistes prennent soigneusement en compte des contextes familiers pour déranger, accentuer ou questionner ce qui est déjà là et aussi les représenter.

Sketch for a sound, par exemple, pose simplement en principe deux mots répétés, côte à côte - pour devenir quelque chose d'autre. En répétant l'écho de ce mot, l'écho d'un écho devient évoqué. Dans ce cas, l'artiste commence par "un croquis", un croquis pour un son (comme le titre suggère), échappant à son potentiel pour une performance (plus tard?).

Le projet **A breath of fresh air** a l'intention d'examiner le mystère des deux perroquets amazoniens empaillés de Gustave Flaubert, dans une recherche pour aussi considérer le statut 'de l'original' contre 'la copie'. Le perroquet lui-même, apparaît de manière ironique comme une parodie à cette histoire. Clark est intéressée par la capacité de la langue à être exprimée par des moyens différents et celle d'acquiescer, par conséquent, de nouvelles significations. Ici, l'attention est attirée vers le perroquet, comme un symbole et emblème du doublement, de la répétition, de l'emprunt et de la malléabilité ainsi que la migration de la langue.

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et à Paris. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Elle a reçu plusieurs prix, dont une bourse de voyage en Amérique du Sud en 2009 et le *Clare Winsten Research Fellowship Award* en 2008. Elle a été résidente du Pavillon au Palais de Tokyo en 2011, de la Fondation d'entreprise Hermès en 2010 et plus récemment, en résidence à New York, Medellin, Bad Ems. Elle a exposé, entre autres, au Palais de Tokyo, à la Fondation d'entreprise Ricard, à la Biennale de Lyon en Résonance, au Dallas Contemporary (USA), à la R O O M Gallery (Londres), et à Site Gallery (Sheffield). En octobre 2012, invitée par la Fondation d'entreprise Hermès et Actes Sud, elle a présenté un nouveau **Book Concerto** à Paris pendant la Fiac.

Galerie Dohyang Lee

A PORTRAIT OF THE PASSING OF TIME

11 octobre - 22 novembre 2014

Une exposition personnelle de **ELISABETH S. CLARK**

Elisabeth S. Clark, née en 1983, est une artiste vivant et travaillant entre Londres et Paris. Son travail est le sujet de nombreuses expositions personnelles ou de groupe, notamment à la Globe Gallery (Newcastle, Royaume-Uni), Palais de Tokyo (Paris), Le Forum (Tokyo, Japon), Fondation d'entreprise Ricard (Paris) et La Biennale de Lyon en Résonance (Lyon, France). Elisabeth S. Clark a aussi intégré des résidences au Palais de Tokyo, Paris, à la Fondation Hermès et plus récemment au Gyeonggi Creation Center, en Corée du Sud.

Son travail est souvent le résultat de gestes simples, d'appropriations légères et de petites actions. Comme ce que la ponctuation est aux mots, ces "petites marques" produisent des changements subtils d'accentuation, qui deviennent actes de traduction, en eux-mêmes. Elles éclairent sur la matérialité de l'invisible. Elles invoquent l'imagination. Elles "jouent" avec les limites imperceptibles.

Le travail de Clark explore aussi intrinsèquement l'acte de création, qu'elle associe étroitement avec celui de la pensée. En examinant le mouvement et son côté temporaire, elle s'intéresse à l'écriture de la pensée et permet au moment de devenir substantiel.

Dans cette exposition, les textes, les objets et les travaux basés sur les gestes entrent en collision. Les sculptures évoquent des performances et des sculptures. Quant à l'écriture, elle est utilisée comme un outil pour le dessin, l'imagination, la catalyse et le chronométrage.

En mettant en dialogue ce mouvement (et le glissement) entre la pensée et la chose, entre l'instantané et l'après et entre des dispositions et des réarrangements, cette exposition interroge non seulement, mais expose aussi le caractère éphémère et la fluidité de la signification dans les œuvres d'art.

"Le portrait" de Clark propose une chorégraphie du temps et pour le temps, mais aussi dans une fluctuation perpétuelle.

Galerie Dohyang Lee

À travers une pratique artistique radicale et minimale, Elisabeth S. Clark interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Sa pratique s'articule autour de la sculpture, la musique, la linguistique, la performance et l'installation. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, Elisabeth S. Clark tisse soigneusement ce qui est déjà «là», pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l'«Être». Ces actions simples mais aussi provocantes mettent en évidence «ce qui est». Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde. En «retraitant» des objets familiers et des situations, Clark souligne, perturbe et interroge l'«ordre des choses». Elle nous oblige à (re)considérer le champ des possibles, aussi bien de son sujet que de son matériel. Sa recherche s'oriente vers un «langage de papier», un langage en pointillé, qui n'est jamais figé mais toujours «mis en jeu», sujet au changement, au recyclage et au renouvellement.

Les œuvres de l'artiste parlent de déplacements et de disparitions, ou encore de transformations et d'apparitions. Cela est particulièrement le cas avec *When I buried The Book of Sand*, œuvre qui rappelle comment l'artiste a perdu une première édition d'un livre majeur de l'œuvre de Jorge Luis Borges dans le désert d'Atacama. Malgré le souvenir de cet événement passé, le spectateur est néanmoins confronté à un «effet immédiat évident» ; comment l'acte d'enterrer un livre peut altérer son présent et raconter son futur. Le livre devient une vision provoquement matérielle d'un texte familier.

Cela est aussi évoqué dans une autre œuvre, *May I draw your attention to a cast eyelash*, dans laquelle l'artiste dore un de ses cils avec de l'or à 18 carats et ensuite après l'avoir mis sur son index, le souffle dans l'espace d'exposition - comme pour faire un vœu. Un geste, un acte, une transformation d'un «mere nothing» (quelque chose d'insignifiant) - en un objet métallique précieux - ensuite rejeté dans sa condition initiale: poussière, perdue dans le sol de l'espace d'exposition. «De la poussière à la dorure et revenant poussière». Ce travail très minimal et presque invisible, nous fait cependant réfléchir sur le statut, l'apparence et la valeur d'un objet d'art aujourd'hui, tout en explorant le fossé - entre la présence et la non présence des œuvres.

Dans un conflit entre textes, objets et travaux basé sur la gestuelle, les interventions d'Elisabeth Clark, minimales ou discrètes confirment une solide assise conceptuelle. Son travail explore la topographie du langage, du son, du temps et de la pensée ainsi que les définitions découlant de ces concepts. Ses interventions minimalistes prêtent attention aux contextes familiers pour mieux les perturber, accentuer ou remettre en cause, ce qui déjà présent, et les re - présentent. Par exemple, *Sketch for a sound*, juxtapose deux mots répétés, côte à côte - pour créer quelque chose de nouveau. En répétant le mot écho, l'écho d'un d'écho y est évoqué. Dans ce cas, l'artiste commence avec un «sketch», un sketch pour un son (comme le titre le suggère) éludant son potentiel pour une (future) performance?

Beetween Words investit le champ de la topographie du langage, tout en mettant l'accent sur sa construction, sa matérialité et sa chorégraphie. En utilisant le poème de 1274 lignes *Nouvelles Impressions d'Afrique*, écrit par Raymond Roussel, l'œuvre renvoie, via une absence de mots, à un simple «paysage de grammaire» (un paysage de ponctuation). Dans cette œuvre, l'artiste dissimule les mots du poème pour en extraire la ponctuation de l'auteur, retranscrite dans un facsimile qui a servi à l'écriture d'une partition pour orchestre. Raymond Roussel était musicien avant d'être poète. Cela a attiré l'attention de l'artiste pour qu'elle comprenne que les structures de ce poème complexe étaient comparables à celles d'une musique.

Cette partition a été jouée de nombreuses fois, par des musiciens et des chanteurs, ce qui a donné de nombreuses performances uniques. Pour chaque interprétation, l'artiste ou les musiciens annotent chacun à leur tour cette partition. Chaque performance a été jouée sous un tempo, une instrumentation, un rythme, une durée spécifique et dans certains cas, d'autres instructions ont été données concernant l'articulation et la dynamique. La partition, comme son exécution, devient unique, acquérant le statut d'objet d'art. Cette partition a été récemment jouée lors de la 11ème Biennale de Lyon, Nuit Résonance (2011) et dans la Site Gallery à Sheffield, Royaume Uni (2010) en même temps que l'exposition «Sol Lewitt: Artist's Books».

CLÉMENT DIRIÉ, SCULPTER LA DURÉE, CHORÉGRAPHER LES TECHNIQUES, DESSINER L'ESPACE

dans le catalogue *Elisabeth S. Clark à la Maroquinerie de Sayat*, Actes Sud / Fondation d'Entreprise Hermès, 2012

Dans les ateliers de la Maroquinerie de Sayat, un cercle blanc dessine l'espace, à la fois motif géométrique, structure architecturale et forme en suspension. En nous approchant, nous comprenons qu'il est composé de deux arcs de cuir, matière à laquelle ce lieu est dédié. En le touchant, la sensation d'amplitude se double d'une impression d'intimité, adapté qu'il est aux dimensions de nos mains. En tournant autour, il fournit un point de vue inédit sur ces ateliers dont il constitue un saisissant résumé. En effet, conçue par Elisabeth S. Clark lors de sa résidence en 2010 à la Maroquinerie de Sayat¹, cette oeuvre a conclu son immersion au sein d'un univers de patience et de dextérité. À la fois clos sur lui-même et ouvert sur son contexte d'exposition, ce cercle — intitulé *À travers* — se révèle être son interprétation personnelle d'une matière et du savoir-faire qui lui est associé.

Dans le cadre des Résidences d'artistes de la Fondation d'entreprise Hermès², l'expérience d'Elisabeth S. Clark a revêtu un aspect singulier — un "challenge" — puisque sa pratique prend habituellement la forme de processus dématérialisés au sein desquels le langage, le son et la mise en scène du temps tiennent une place particulière. Des processus où prime la relation à l'autre et dont résultent souvent une action éphémère ou une représentation unique. Ainsi, pour les *Book Concerto In One Act* (2008-2011), elle dirige un orchestre de performeurs lisant tous en même temps une page différente d'un livre identique, devenu partition et instrument. Avec ces lectures collectives, elle réalise des "sculptures" éphémères, donnant une forme concrète et temporelle à un assemblage de gestes chorégraphiés. *À travers* est également une forme concrète associant l'ensemble des gestes accomplis par l'artiste pour créer une nouvelle forme — cette fois, un nouvel objet ce cercle tour à tour présent et absent, charnel et aérien.

Proposée par l'artiste Susanna Pritscher, marraine de sa résidence, pour "ses qualités sensibles et son exigence dans la mise en oeuvre de ses projets", Elisabeth S. Clark a porté un regard attentif aux objets produits à la Maroquinerie comme à leurs processus de fabrication. Dans sa compréhension du métier des artisans, leurs différents gestes l'ont fascinée. Rapidement, elle les a assimilés à une chorégraphie, notamment ce mouvement circulaire des bras nécessaire à la couture du point sellier. "Les artisans aussi, dans leurs mouvements, dansent. Cela m'a fait penser à des acrobates ou des funambules³." S'intéressant aux gestes, elle a également étudié les plans des sacs, leurs anses, leurs courbes et leurs poignées ("des arcs sculptés à la main"), qu'elle envisage comme les traces, les négatifs de ces mouvements.

De cet intérêt immédiat pour ces gestes est née l'envie d'y recourir, avec un regard évidemment personnel, afin de concevoir un hapax⁴. "Je cherchais à faire apparaître l'importance du travail de la main et de son mouvement. [...] Je souhaitais aborder ce sujet tout en m'éloignant d'un «objet» même, d'un accessoire, que l'on «porte». Ironiquement, l'oeuvre devient une sorte de porte. Ou peut-être une lentille. Et à travers, quelque chose se passe. Une scène. Mais les dimensions du cercle ont néanmoins un rapport précis avec cette question de la main, de la peau — et même du bras. L'oeuvre embrasse l'activité et le travail de l'atelier mais la main peut également venir faire le tour de la ligne sculptée de l'oeuvre — puisque cette trace de cuir n'est pas plus épaisse qu'une barre de ballets⁵." *À travers* réussit donc cette gageure d'être à la fois un objet — un cercle composé de deux arcs — et une situation — un cadre pour le regard —, une forme tactile et une structure poétique en lévitation. Un rideau de scène invisible. Cette alliance des contraires se retrouve dans sa perception du travail des artisans : "Je tiens à souligner cette exigence de corps, cette dextérité maîtrisée par les artisans. Le travail du cuir est extrêmement minutieux, délicat, précis mais également très physique. Il exige un vrai équilibre." Elle ajoute même qu'elle fut surprise, au moment de s'initier aux techniques du cuir, par le fait que "les artisans rendent le travail léger" bien qu'il soit exigeant et rigoureux. Dès lors, la légèreté fut l'un des fils conducteurs de sa résidence.

Éminemment matériel par l'emploi du cuir et de techniques précises, l'ensemble du projet est ainsi décrit par l'artiste :

*Deux arcs se ferment. Une ligne s'étend
Et à travers,*

Une scène présente...

Comme pour *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* (1897) de Stéphane Mallarmé, la disposition des mots est aussi importante que leur formulation, les espaces blancs aussi essentiels que les pleins. La mise en page enrichit le sens qui la conforte. Un processus similaire est à l'oeuvre dans ces arcs de cuir blanc déposés dans l'espace : c'est autant l'objet en soi que sa situation et son rapport au lieu qui intéressent l'artiste⁶. *À travers* lui permet d'ordonner le réel, de proposer une vision éphémère des ateliers — une vision tendue par la présence d'une deuxième oeuvre. Intitulée *En tout point*, cette sculpture presque invisible consiste en un fil de lin ciré suspendu par deux aiguilles. À côté des deux arcs du cercle, l'artiste a ainsi conçu une autre ligne — droite — qui vient découper les ateliers dans leur hauteur. Une sculpture saillante, aux dimensions du lieu, qui relie le sol au plafond et offre un nouveau regard sur les ateliers⁷. Le funambule, à nouveau, n'est pas loin!

L'artiste indique : "Je ne crée pas des objets. Je crée des points de vue, des interrogations." *À travers* est tout à la fois un objet et un "outil visuel", une forme sculptée et un dispositif de perception de l'espace et de la durée. "Une simple ligne se trace dans l'espace. Fine et lumineuse. Discrète mais pointue. Ce n'est qu'un simple contour — une silhouette — à travers laquelle on voit les choses, les gestes, le mouvement de l'atelier. L'oeuvre chasse les extrémités des quatre murs et enveloppe, entoure un grand vide au milieu. Ce vide frappe, parle, dessine, raconte."

Ainsi décrit par l'artiste et suspendu dans le vide tel un acrobate, *À travers* acquiert un potentiel poétique indéniable. "Tout en travaillant la matière du cuir, j'ai voulu en même temps m'éloigner de sa propre matière. La transformer. La rendre plus immatérielle." De fait, l'artiste a incorporé le cuir à son univers, y mettant en valeur des qualités propres à sa démarche : le potentiel narratif, la relation au temps et à la lumière, la production comme succession de gestes performatifs. Néanmoins, cette sensation d'apesanteur demeure la conclusion d'un processus minutieux.

Sculpté en bois exotique, consolidé par des renforts en peau de vache puis gainé de bandes en cuir de taurillon, astiqué en blanc — en blanc sur blanc —, ce cercle constitué de deux arcs mesure 4,07 mètres de diamètre pour une circonférence de 12,8 mètres. Il résulte de multiples gestes en réalisant une prouesse technique puisque sa forme et sa conception sont inédites. Chaque étape — de la préparation des cuirs au montage de la structure — a été réalisée par l'artiste, en collaboration avec les artisans. Seule ou avec deux, huit ou quinze artisans, elle a ainsi choisi les peaux et le fil, mesuré et découpé les pièces, créé et posé les renforts, travaillé aux parures, à la couture, au grillage, à l'astiquage des cuirs, puis enfin réuni les pièces et suspendu la sculpture.

Mais ce qui pourrait sembler sèchement technique, notamment la mesure précise de tous les éléments, est devenu le moyen d'un transport poétique. En effet, les 12,8 mètres de la circonférence du cercle correspondent au diamètre d'une piste de cirque, ce diamètre étant nécessaire au galop des chevaux⁸.

À cette coïncidence, avec laquelle résonnent les comparaisons relatives au funambulisme, à la danse et à la chorégraphie, s'ajoutent les recherches menées autour de la notion de cercle — l'histoire comme cycle de l'éternel retour, le cercle comme forme parfaite et naturelle. L'artiste découvre alors que le terme "cirque", issu du latin *circus*, s'apparente au grec *kyklos*, cercle. Remontant le fil jusqu'aux origines du cirque moderne, lorsque l'écuyer Philip Astley (1742-1814) présentait ses exercices équestres dans ce qu'il appelait le "cercle", soit cet espace rond dans lequel les chevaux évoluent, Elisabeth S. Clark boucle ainsi l'histoire de son propre cercle. Et rassemble, en une oeuvre, ses différentes inspirations.

"Dans les ateliers, il y a quelque chose d'extraordinaire dans les objets suspendus ou reposés, quelque chose d'animé. Une énergie à la fois sérieuse mais aussi de fantaisie. L'ambiance marie rêve et rigueur — et je veux subtilement jouer avec ces deux extrêmes." Pour ce faire, au sein d'une manufacture dédiée à la fabrication des sacs Hermès mais aussi au développement de nouveaux prototypes, l'artiste a conçu une forme nouvelle, inutile mais non sans usage, aérienne mais non sans sensualité.

En découvrant *À travers*, Susanna Fritscher décrit une "proposition très ouverte, théorique", comme si Elisabeth S. Clark "avait souhaité poser une équation" au sein des ateliers. Une équation, un paysage mental à partir desquels projeter visions ludiques et fantastiques, réfléchir à l'architecture et aux savoir-faire de la Maroquinerie de Sayat. *À travers*, oeuvre en cuir d'une échelle inédite, répond alors à ce quadruple geste sculpter la durée, chorégraphier les techniques, poétiser la matière, dessiner l'espace. Dessiner l'espace, c'est également le scénographie, en faire une scène sur laquelle, pendant plusieurs mois, avec un équilibre fait de fantaisie et de précision, Elisabeth S. Clark a créé une oeuvre de dialogue, une fenêtre entre la technique, l'art et la poésie.

galerie dohyanglee

1. Situé en Auvergne, dans la région de Clermont-Ferrand, le site de production de Sayat fut fondé en 1945 par la Maroquinerie Bohat puis acquis par Hermès en 1997.
2. Avec Simon Boudvin à la Maroquinerie des Ardennes, Benoît Piéron à la Holding Textile Hermès et Olivier Sévère aux Cristalleries de Saint-Louis, Elisabeth S. Clark participe en 2010 à la première édition des Résidences d'artistes de la Fondation d'Entreprise Hermès. Le programme a pour ambition de permettre chaque année à quatre jeunes plasticiens de produire une oeuvre en bénéficiant de savoir-faire artisanaux d'exception, et en utilisant les matériaux des ateliers de la maison Hermès. Une exposition retraçant les premières résidences est prévue en 2013.
3. Les citations non référencées proviennent d'un texte de l'artiste relatif à sa résidence. A ces 'notes de résidence' s'ajoutent également croquis techniques et dessins 'artistiques' présentés dans des boîtes reliées de toile grise à l'occasion de l'exposition organisée en janvier 2011 à la Maroquinerie.
4. Soit une forme n'apparaissant qu'une seule fois.
5. Le diamètre du bois arrondi d'*A Travers* est de 5 centimètres, une mesure idéale pour la prise en main.
6. Souhaitant rendre compte de son expérience dans tout l'espace investi pendant sa résidence, l'exposition d'Elisabeth S. Clark à la Maroquinerie de Sayat prenait en compte l'ensemble du lieu, selon un parcours présentant ses oeuvres de l'entrée du bâtiment au fond des ateliers. Pour l'artiste, ces dernières agissaient comme des 'ponctuations de l'espace, découverts au cours d'une promenade'. L'exposition devenait ainsi une «chorégraphie réfléchie, constellée de notation implicites (*footnotes*) et de subtiles indications scéniques».
7. L'oeuvre était également présentée non déployée sous la forme d'un 'nécessaire à couture' d'une boîte transparente renfermant des bobines de fil, des boîtes d'aiguilles et de la cire.
8. C'est aussi la longueur de l'ensemble des pièces de cuir mises bout à bout avant d'être assemblées pour fabriquer un sac Birkin en taille 30.